

Moment de mémoire 2014

Cet événement est dédié à la mémoire de notre ami de cœur, Jean Gagnon.

« Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants. »

Jean Cocteau

« Le silence est un souffle partagé avec les morts. La musique et les mots sont des tentatives de dialogue. »

Réal D'Amours

La Bible, « L'ecclésiaste », II.3

Il y a le moment pour tout, et un temps pour tout faire sous le ciel :

Un temps pour enfanter,
Et un temps pour mourir;
Un temps pour planter,
Et un temps pour arracher le plant.

(...)

Un temps pour pleurer,
Et un temps pour rire;
Un temps pour gémir,
Et un temps pour danser.

(...)

Un temps pour chercher,
Et un temps pour perdre;
Un temps pour garder,
Et un temps pour jeter.

(...)

Quel intérêt a-t-on à la peine qu'on prend ?

Dernier automne

« Nous sommes peu de chose, mais ce peu est tout ce que nous sommes : de la matière qui respire ; nous passons comme un souffle, nous ne sommes que ce souffle. Vivre c'est faire en sorte que la matière ne perde pas tout à fait son temps à être ce que nous sommes. »

Pierre Monette, *Dernier automne*, Boréal, 2005

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'ôte le goût, la force et le sommeil ;
Et l'on verra bientôt naître du sein de l'Onde
La première clarté de mon dernier Soleil.

François Maynard (1582 –1646)

Je ne veux pas...

Je ne veux pas mourir comme on meurt
en novembre
avec ce rien de nuit qui nous remplit les yeux
et cette fin du monde au bout de nos regards
quand le souffle pesant qui trahit notre pose
une dernière fois nous déçoit de silence
et qu'il faut vérifier le visage des hommes
pour voir si la douleur les touche de profil
et s'aveugler enfin dans son âme à jamais

Or je ne veux point vivre en amont de ma vie
ni prier le soleil d'un surcroît de lumière
tel ce mime de moi cassé dans ses genoux

qui demeure la proie d'un pays de passage
où tout est périmé hormis le temps qui passe

Je ne veux que finir dans un coin de la nuit
sans un arrêt de cœur en guise de contrat
et comme chaque mot me change le décor
à même le sommeil qui me tient clandestin
je veux tomber d'un cri si je meurs en novembre

Juan Garcia, *Corps de gloire*, PUM, 1971

La mort est un chat

Tout meurt, les morts aussi. La mort est le lieu commun par excellence. Je la vois telle une fosse commune qui reçoit indifféremment les uns comme s'ils étaient les autres, une fosse insensible qui se joue des distinctions et qui nous réunit tous dans une sorte de renversante banalité. La mort est folle et il me semble évident qu'elle ne sait pas vivre. Elle fauche dans le tas, elle est aussi aveugle que l'amour. Elle est animale, pour ne pas dire cruellement naturelle. (...)

Si le non-dit a un sens, les morts en disent beaucoup par l'épaisseur de leur silence. L'agenda des morts est infiniment simple. Ils entrent tous en réunion sans échéance aucune. La fin des échéances est une fin de dette, un acquittement, une quittance, une libération. Car la mort est vivante, c'est cela son secret. La seule mort que nous connaissons, c'est bien celle de la vie. Quand la mort se rapproche de nous, c'est comme une porte qui s'ouvre. Impossible de décrire le courant d'air. La mort nous silence en effet, elle fait le calme inquiétant. La mort ne se cache pas, mais elle conserve son secret. Nous la voyons depuis toujours, mais nous n'en avons jamais rien su. La mort est tellement ordinaire.

Serge Bouchard, dans *Jamais de la vie, Écrits et images sur les pertes et les deuils*, les éditions du passage, 2001

La route des petits matins

« Je sais que tout ce que les vivants pensent faire pour les morts, ils le font pour que cicatrise cette blessure qui les habite toujours, au début, au milieu et à la fin. »

Gilles Jobidon, *La route des petits matins*, VLB éditeur, 2003

La chatte surprise

On ne pleure pas pour une chatte
Qui a brisé sa patte,
On ne pleure pas pour une chatte
Qui a perdu sa queue.

Je ne pleure pas, je vois encore
Sa tête sur ma main
Le long du chemin
Qui l'a menée au silence.
Je ne pleure pas, j'y pense.
Son poil sentait la fougère,
Elle dormait dehors en hiver,
Revenait vers nous le matin.
Timide comme un orphelin
Sous le fauteuil du salon.
La forêt la changeait en lion.
Petit paquet de vie
Ton dernier long cri
Me glace...

Tu ne prends plus ta place
Sur le vieux chandail de mon père,
Parti lui aussi cet hiver
Comme toi, comme l'amie Lise.
Cet hiver me brise,
J'ai mal à ma vie,
Je ne pleure pas : je crie !

Clémence DesRochers, *Tout Clémence, tome II : 1957-1994*, VLB éditeur, 1995

HHhH

« Ceux qui sont morts sont morts, et il leur est bien égal qu'on leur rende hommage. Mais c'est pour nous, les vivants, que cela signifie quelque chose. La mémoire n'est d'aucune utilité à ceux qu'elle honore, mais elle sert celui qui s'en sert. Avec elle je me construis, et avec elle je me console. »

Laurent Binet, *HHhH*, Livre de poche, 2009

Les autres

Il me semble que la mort me donne de l'importance. Comme à n'importe quel défunt. Je vais devenir celle qui a passé, celle qui ne reviendra plus : celle qui fait défaut, celle qui vous manque. À qui peut-on bien manquer à la longue, je me le demande ! Mais c'est ainsi que le deuil se passe. Les atours de la nostalgie m'habilleront. Mes défauts seront effacés. Mes fautes rachetées. On pardonne tant de choses à nos morts quand il vaudrait mieux pardonner aux vivants. Je voudrais offrir l'absolution que l'on me donnera à ceux qui chemineront encore ici.

Alice Ferney, *Les autres*, Actes sud, 2006

Retourne sur tes pas

Retourne sur tes pas ô ma vie
Tu vois bien que la rue est fermée.

Vois la barricade face aux quatre saisons
Touche du doigt la fine maçonnerie de nuit
dressée sur l'horizon
Rentre vite chez toi
Découvre la plus étanche maison
La plus creuse la plus profonde.

Habite donc ce caillou
Songe au lent cheminement de ton âme future
Lui ressemblant à mesure.

Tu as bien le temps d'ici la grande ténèbre :
Visite ton cœur souterrain
Voyage sur les lignes de tes mains
Cela vaut bien les chemins du monde
Et la grand'place de la mer en tourment

Imagine à loisir un bel amour lointain
Ses mains légères en route vers toi

Retiens ton souffle
Qu'aucun vent n'agite l'air
Qu'il fasse calme lisse et doux
À travers les murailles
Le désir vole rôde et poudre
Recueille-toi et délivre tes larmes
Ô ma vie têtue sous la pierre !

Anne Hébert, *Poèmes*, Seuil, 1960

Promenade

Dans les allées,
Entre les pierres, je traînaille.
Cherchant ma place prochaine
De dépouille...
Une tombe plutôt favorable,

Quoique modeste à côté du souvenir
Persistant des tombeaux
De Ravenne.

J'avance incrédule,
Dans un voisinage inimaginable,
Tandis qu'en secret
Mon être va brésiller.

J'en suffoque déjà,
Dans le resserrement
Des pierres et des fleurs fausses.
Je ne voudrais que de fins genévriers,
Du vert, du vert, des oiseaux.

Quelques éclats
Au-dessus de mon silence,
Afin de mieux percevoir le souffle,
Les appels de lumière
Sur mes os,
Et mieux prendre droitement
La voie montante.

**Fernand Ouellette, *Présence du large*, suivi de *Le tour et de Lumières du cœur*,
Hexagone, 2008**

Je suis dans le penchant de mon âge de glace.
Mon âme se détache et va laisser mon corps ;
En cette extrémité que faut-il que je fasse,
Pour entrer sans frayeur dans la terre des morts

François Maynard (1582 – 1646)

Mouillures

Quand ils auront franchi ce terrible désert
Et que les mains tendues ils atteindront la mer
Une traînante barque les rejoindra bientôt
On les acceptera avec leurs misères
Ils cacheront leur corps sous un même manteau
Pareils à deux lierres à jamais enlacés
Qui mêlent leurs amours leurs bras leur chevelure
Ainsi nous glisserons à travers les mouillures
Bus par l'éternité, bus par l'éternité

Félix Leclerc, *Cent chansons*, Fides, 1970

Les vies étanches (Tout un chacun)

Chacun ses pieds
dans ses pas

chacun ses larmes
au large des yeux

dans le Trois-Mâts
chacun ses rêves

chacun sa main
dans l'aumône

son mal de poudrerie
dans ses désirs

son mal de nébuleuse
dans ses pensées

au repas
chacun sa dent

chacun son cou
dans l'amour

chacun, chacun

chacun ses os
au cimetière

Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, PUM, 1970

La chanson triste

Quand la peine bat sur ta porte close
Donne-lui du feu pour l'amour de Dieu
Si ta flamme est morte et que tout repose
Elle s'en ira je n'ai pas fait mieux

Les fleurs de ma vie étaient roses blanches
Je les ai données à tous mes amis
Pour les effeuiller entre quatre planches
J'aurais bien mieux fait d'en fleurir ma vie

J'avais des habits taillés aux nuages
J'avais des cheveux comme des drapeaux
Et flottait au vent ma crinière sage
Lors j'ai tout perdu restait que la peau

Je m'en suis allé sous dix pieds d'argile
Coincé nez à nez par un ciel de bois
Et disant mes vers à mes vers dociles
Qui m'auront rimé autrement que moi

Quand la peine bat sur ta porte close
Donne-lui du feu pour l'amour de Dieu
Et s'embrasera la dernière rose
Que j'irai cueillir entre deux adieux

Léo Ferré, 1955

Bucolique

Me voici néant tu m'attendais
depuis avant ma naissance oui
je te reconnais à ta figure vide
nous ne dirons rien le vent nu
nous précède sur le chemin de campagne
nous n'irons pas loin le vent
finit toujours par tomber on l'oublie
et le silence n'est-ce pas est une violence
qui ne fait pas de bruit demain
n'existe plus mort on s'en lave les mains
voici la colline aux corneilles
et des ormes qui persistent et des champs
toute une douceur d'horizon à l'abri
de la bêtise mais le temps est venu
de se dissoudre dans la buée du soir
néant ferme-moi les yeux je te prie
et laisse-moi debout piquet de clôture
ici où ne passe personne ni le temps
et va sans crainte plus rien en ce monde
n'a de sens hormis à mes pieds
une touffe de fougère qui a besoin d'ombre
la mienne pour vivre pourquoi pas

Jacques Brault, *Au bras des ombres*, Éditions du Noroît, 1997

N'y allez pas

Il reste une poire blette quelques cerises
une lettre inachevée sur le tapis ciré
la trace d'une main
enserrant le verre
la confusion d'avoir été
ce visage
arrêté dans son ouvrage

(p. 32)

L'hiver
dans la cheminée
N'a de cesse

Il aura suffi qu'à jamais
tu partes
pour un rapprochement
Jusqu'à cette sensation persistante
d'un murmure
comme un appel
un signe

(p. 41)

Nous enfouissons de fragiles symboles
dans de vieux journaux disparaissent
assiettes tasses coupes claires
en même temps que tu capitules
nous appelons à la rescousse
une hirondelle son désir d'envol
retenu aux iris

Ton ultime refuge
*le silence de la terre**

*Claude Paradis

(p. 49)

Jacques Ouellet, *N'y allez pas*, Éditions du Noroît, 2004

Du mercure sous la langue

« Les sages et les fous
n'ont pas la même vie,
mais ont-ils la même mort ?
Et pourquoi
cet étrange besoin
de se croire créé par un dieu ?
Quel mal y aurait-il
à être né de la pluie ? » p. 79

« Je n'ai pas découvert
les anneaux de Saturne
parce que je regardais ailleurs,
mais je découvre
le vide du monde
quand je regarde
l'espace que tu occupais. » p. 82

Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue*, Les Allusifs, 2006

Exit le fantôme

« La fin est si immense qu'elle contient sa propre poésie. Il n'y a pas à faire de rhétorique. Juste dire les choses simplement. » (p. 176)

Philip Roth, *Exit le fantôme*, Gallimard, 2009

Empty nest syndrom

Seul, endeuillé, je cherche un phare... Je suis sur la proue d'un navire. Mon navire. La tempête est passée. Tout me semble dévasté. J'ai serré les deux poings, accroché au bastingage. J'ai tenu bon, je crois. J'ai encore mal à tous mes muscles, à tous mes os, à ma gorge qui s'est nouée, à ma poitrine qui s'est vue serrée comme enroulée par un câble à nœud coulant. Pourvu que le câble en se dénouant ne glisse pas à ma gorge et ne m'étouffe au passage. Souvent j'ai peur... peur de mourir de chagrin. Maintenant je comprends ces vieux qui suivent l'autre dans la tombe.

Clément Payette, dans *Jamais de la vie, Écrits et images sur les pertes et les deuils*, les éditions du passage, 2001

Ton visage

Ton visage fuit comme l'eau
Avec des pas de fuite nocturne
Restent tes yeux
Baisers noirs
Et mon chagrin
Ton visage s'éloigne
Comme le temps qui jamais ne revient
Grandit ma tristesse ma solitude
Et mon chagrin

Dimitri Manda, chanté par Angélique Ionatos sur le disque *Mia Thalassa*

Le ciel de Bay City

« Les morts continuent leur existence. Et c'est bien là toute la tragédie des vivants, ne pas pouvoir vivre dans l'ignorance de ceux qui sont venus avant eux. C'est bien là mon terrible fardeau que d'être née de ceux qui ne sont plus et de ne rien pouvoir faire pour eux. » (p.52)

Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Hélotrope, 2008

Tombé hors du temps

Comment la vie et la mort
Se tiennent l'une en face de l'autre.
Aspirent l'une à l'autre.
Se touchent,
S'entrelacent
À la racine de leur nudité.
Comment elles versent sans répit
L'une dans l'autre,
Tel un couple,
Tels deux amants,
La sève
De leur être.

Je ne suis pas seul, je ne suis pas *un*
Avec lui,
Avec lui dans toutes
Mes confusions, dans toutes mes encombres,
Il palpète en moi, vit
Avec moi, uni
À moi, je suis avec
Lui dans toute cette immense
Contrée
Créée en moi
À sa mort –
(...)
Il ne lâche pas prise
Ne lâche pas prise
Cet enfant
Solitaire
Mort.
(...)
Ton être propre n'est
Plus. Tu es
En dehors du temps.
Comment
T'expliquer, puisque l'explication aussi
Est comprimée dans le temps. Quelqu'un
Qui habitait un pays lointain m'a raconté
Un jour que dans sa langue
On dit de celui qui est mort
À la guerre qu'il est « tombé ».
Ainsi de toi : Tu es tombé
Hors du temps, le temps
Dans lequel je demeure.

Où es-tu ?
Sur lequel de tous les chemins
Viendras-tu te dévoiler,
Remonteras-tu
De mes enfers ?

Jouant au football ?
Préparant une sauce pour le steak ?
Assis en train de faire tes devoirs
Ta tête appuyée dans ta main ?
Lançant des pierres sur l'eau
Pour qu'elles rebondissent ?
Je le sais depuis longtemps,
C'est toi
Qui décide de la façon et du moment
Où tu surgis en moi. Toi,
Pas moi, qui choisis
La manière dont tu me
Parles. Mais ton vocabulaire, mon fils –
Je le sens – se réduit
Avec les années.
Ou du moins il ne se
Renouvelle pas : football,
Steak, leçons, pierres.
Pourtant tu avais beaucoup plus de mots
(Toute ta vie, mon chéri, un choix immense)
Mais il semble que tu t'obstines
Et que tu te barricades
Dans la réduction –
Steak, ballon, pierres, devoirs –
Et deux ou trois petits instants
Supplémentaires auxquels tu me
Ramènes –
L'aube sur la berge de la rivière, dans le Nord,
L'histoire que je t'y avais lue, le creux dans le rocher bizarre,
Gris, où tu t'étais niché,
Recroquevillé,
Tu étais
Si petit,
Et le bleu de tes yeux, et le soleil, et les petits poissons
Qui bondissaient hors de l'eau comme s'ils voulaient
eux aussi
Entendre l'histoire et comme on riait
Tous les deux –
Rien que ça, rien qu'eux, encore
Et encore, ces
Souvenirs, tandis que les autres

Se dissipent
Petit à petit...
Quoi, tu me voles
Délibérément
Ma consolation ?
Et je pense alors que tu
M'habitues peut-être de la sorte
Progressivement
À l'extinction
De la douleur. Peut-être qu'avec une délicatesse
Sans pareille, avec ta sagesse
Inaltérable,
Tu me prépares
Lentement
À cela,
-- Allez ! --
À l'adieu ?

Il est mort –
Je comprends presque
Le sens
Des sons : L'enfant
Est mort,
Je reconnais
Qu'il y a du vrai
Dans ces mots. Il est mort,
Il est
Mort.
Mais
Sa mort,

Sa mort
N'est pas morte.

(...)
Le cœur me fend,
Mon trésor,
À la seule pensée
Que j'ai –
Peut-être –
Trouvé
Des mots
Pour le dire.

David Grossman, *Tombé hors du temps*, Seuil, 2012